

THEATRE

SI TU VEUX QUE JE VIVE. ALFRED ET LUCIE DREYFUS : COMBATTRE POUR QUE JUSTICE SOIT RENDUE.



Joël Abadie et Lucile Chevalier. Phot. © Clémence Grenat

Il aura fallu plus de dix ans pour que Dreyfus soit réhabilité et un combat acharné pour qu'il soit rétabli dans ses droits. Le spectacle revient sur ce scandale qui divisa la France, révélateur des mécanismes de la « Grande Muette » et d'un antisémitisme latent.

Le 15 octobre 1894, le capitaine Dreyfus, brillant officier formé à l'École polytechnique, intégré en tant que stagiaire à l'état-major du ministère de la Guerre, est arrêté et incarcéré à la prison du Cherche-Midi sous l'inculpation d'espionnage au profit de l'Allemagne. Il passe en conseil de guerre le 19 décembre de la même année, dans un procès à huis clos. Déclaré coupable en vertu d'un prétendu bordereau écrit de sa main sur lequel les experts ne s'accordent pas quant à son attribution au jeune officier et en dépit de charges insuffisantes, il est condamné à la dégradation et à la déportation perpétuelle « dans une enceinte fortifiée », c'est-à-dire au bagne en Guyane. Dans la France d'alors, pour les autorités, la presse et le public, sa culpabilité ne fait aucun doute. Pourtant le capitaine Dreyfus fait partie d'une grande famille bourgeoise alsacienne qui, après la débâche de la guerre de 1870 et la récupération par l'Allemagne de l'Alsace et de la Lorraine, a choisi la France pour patrie. Mais Dreyfus est juif et il doit affronter l'antisémitisme qui règne dans une partie de l'armée comme dans l'opinion publique. Il est aussi un grand bourgeois, il appartient à la race des « profiteurs du peuple ». Il est donc le bouc émissaire parfait et ne trouve, à l'époque, personne pour le défendre, pas même Jaurès.

Une lutte opiniâtre pour l'honneur

Mais Dreyfus est innocent et ne peut imaginer que sa réputation et sa fidélité à la France soient salies. Avec l'appui de toute sa famille, en particulier de son frère Mathieu, et le soutien indéfectible de son épouse, Lucie, fille d'un négociant en diamants, née Hadamard, de dix ans sa cadette, il entame un long combat pour laver son honneur. La famille engage le journaliste Bernard Lazard pour faire la lumière sur cette affaire. Parallèlement le colonel Picquard, nommé à la tête du contre-espionnage français, conscient des « irrégularités » du procès, débusque le commandant Walsin Esterhazy, le véritable rédacteur du bordereau sur lequel repose l'accusation. La hiérarchie militaire tente d'étouffer l'affaire. Picquard est envoyé en Tunisie. Esterhazy demande alors à être jugé et le conseil de guerre, le 10 janvier 1898, toujours à huis clos, le déclare, à l'unanimité, innocent. C'est alors qu'Émile Zola publie dans *l'Aurore*, le 13 janvier, le retentissant « J'accuse... ! » et que se lève un courant d'opinion qui compte dans ses rangs l'écrivain Charles Péguy, mais aussi, outre la rédaction de *l'Aurore*, celles du *Figaro*, des *Droits de l'Homme*, du *Journal du Peuple*, du *Radical*, de la *Revue blanche*, etc. Devant la Chambre des députés, saisie de cette affaire, le ministère de la Guerre fournit des « preuves » qui s'avèrent être des faux. La Cour de cassation annule le premier jugement et Dreyfus est rapatrié, mais un second conseil de guerre, à Rennes, en août-septembre 1899, se solde à nouveau par un verdict de trahison, mais avec circonstances atténuantes. L'état de santé de Dreyfus est alors déplorable et ses proches le convainquent de ne pas se pourvoir en cassation et de demander le recours en grâce du président Loubet, qui lui est accordé. Jaurès fait éclater le scandale en avril 1903 en produisant à la Chambre une nouvelle pièce, qui entraîne la révision du procès. Il faudra attendre la fin des élections législatives, en mai 1906, pour que Dreyfus soit enfin réhabilité, le 12 juillet 1906.

Le parti pris du spectacle : se concentrer sur le couple Dreyfus

Cette bataille juridique, c'est sous l'angle humain que *Si tu veux que je vive* choisit de la placer. Car la lutte que mène Dreyfus est au-delà de toute mesure et qu'il ne peut la maintenir qu'avec le soutien farouche et fidèle de ses proches. Et parmi eux de son épouse, Lucie. Le combat de Lucie n'a rien de politique. C'est en épouse aimante et en mère qu'elle déploie une activité qui lui fait rencontrer des politiques pour plaider la cause de l'innocence de son époux. Non seulement elle mène un combat actif, à l'extérieur, pour la réhabilitation de son mari, mais elle lui apporte en permanence son soutien moral à travers une correspondance suivie à laquelle Dreyfus se raccroche. Sans cesse elle le rattache à sa vie de famille, à l'évolution de ses deux enfants, qui grandissent, mais elle l'assure de sa croyance indéfectible en son innocence et fait de son combat un motif de résistance alors même qu'Alfred Dreyfus, découragé, est tenté par le suicide.

C'est dans leur correspondance, pourtant expurgée par les autorités, et dans le journal que tient Alfred Dreyfus, que Marie-Neige Coche et Joël Abadie – qui incarne aussi Alfred Dreyfus – puisent pour donner au drame une dimension très humaine. L'amour, phénomène rare dans une société où les mariages sont essentiellement de raison, y affleure en permanence. « Écris-moi souvent, écris-moi longuement. Tu es mon espoir. Tu es ma consolation. Je t'embrasse mille fois comme je t'aime, comme je t'adore, ma Lucie chérie », s'épanche Alfred. À quoi Lucie rétorque : « Notre vie, notre futur à tous sera sacrifié à la recherche du coupable. Nous le trouverons, il le faut. Tu seras réhabilité. Nous avons passé cinq années de bonheur absolu. Vivons sur ce souvenir ; un jour justice se fera et nous serons encore heureux. »

Une traversée du désert mise en scène

Commencée sous d'heureux auspices – une valse romantique du couple sur un air de Chopin –, la pièce se terminera de la même façon. Entretemps, les difficultés et le découragement croissant, né des échecs successifs des tentatives de réhabilitation, trouvera une traduction à travers les costumes des deux personnages. Si Alfred apparaît en redingote et haute de forme au début du spectacle, et Lucie en robe blanche lumineuse, ils vont progressivement se dépouiller de cette apparence heureuse. Il finira en chemise et caleçon tandis que peu à peu elle quittera la blancheur pour une robe austère et noire. Le jeu du personnage d'Alfred Dreyfus traduira, lui aussi, les états d'âme du personnage. Confiant dans son bon droit au début, gymnaste accompli faisant ses exercices pour se conserver en bonne forme physique, il se voûtera peu à peu, devenu vieillard avant l'heure aux pas hésitants à mesure que le sort s'acharne sur lui. La solitude dans laquelle il se trouve sur l'île du Diable où il est enfermé, l'impossibilité de toute communication qui lui est faite, même avec ses gardiens qui ont interdiction d'échanger avec lui, le minent.

Un troisième personnage : une narratrice et journaliste

Le lien à l'affaire est porté par un troisième personnage, une femme, qui cumule les informations nécessaires à la compréhension des échanges entre les Dreyfus, l'évolution de la situation, les réactions des médias et les prises de position pour ou contre Dreyfus. Elle apporte le point de vue d'une femme sur l'affaire. En costume plutôt masculin pour l'époque – cravate nouée autour du cou et jupe-culotte courte –, elle incarne Caroline Rémy, de son nom de plume « Séverine », une journaliste libertaire, féministe et dreyfusarde à la biographie mouvementée. Mariée pour échapper à sa famille, puis séparée de corps et de biens d'avec son mari, mère d'enfants non désirés, elle rencontre Jules Vallès à Bruxelles en 1879 et fait réparaître, avec lui, *le Cri du Peuple* après la Commune, un journal qu'elle dirige avant de devoir le quitter à la suite d'un différend qui tient pour elle à sa condition de femme. Journaliste indépendante, elle se rapprochera des féministes et créera, avec Marguerite Duval, *la Fronde*, premier quotidien entièrement conçu par des femmes. Elle fera du combat de Lucie le sien. Séverine formera aussi le trait d'union entre les différentes phases qui marquent l'évolution de l'affaire Dreyfus. Partie prenante de la condamnation unanime de Dreyfus, elle fera fait et cause pour les Dreyfus en même temps qu'elle rappellera le climat d'antisémitisme qui règne alors, les tripatouillages comprenant se livre le ministère de la Guerre et la levée de boucliers contre les mensonges maintenus contre vents et marées, un mouvement d'opinion tel que les autorités ne pourront l'ignorer.

La pièce fait comprendre de l'intérieur la résistance opiniâtre qu'oppose le couple à l'injustice et sa lutte pour le droit dont même Maurice Barrès, antidreyfusard et antisémite notoire, remarquera la force : « Toute la salle bougea d'horreur et de pitié mêlées quand Dreyfus parut. Sa figure mince et contractée ! [...] ce pauvre petit homme qui, chargé de tant de commentaires, s'avavançait avec une rapidité prodigieuse. Nous ne sentîmes rien à cette minute qu'un mince flot de douleur qui entra dans la salle. On jetait en pleine lumière une misérable guénile humaine. Une boule de chair vivante, disputée entre deux camps de joueurs et qui depuis six ans n'a pas eu une minute de repos, vient d'Amérique rouler au milieu de notre bataille. »

Au-delà du devoir de mémoire, le spectacle vient nous rappeler qu'en nos temps de réseaux sociaux et de fake news qui se propagent à vitesse supersonique, à notre époque où ressurgissent tous les racismes et les communautarismes de tout poil, il est urgent et nécessaire de résister pour que le droit et la justice subsistent.

Sarah Franck